

LIEUX DE MÉMOIRE





La mosquée al-Omari

LES PÉRIPLES D'UN LIEU HISTORIQUE

■ Maintes fois rénovée et transformée, la plus vieille mosquée de Beyrouth révèle, à travers ses pierres, sa propre histoire. Au coin de la rue Omari, qui porte son nom, et la rue Weygand, la mosquée offre ses spécificités dès sa façade. Sa structure est celle de la cathédrale Saint-Jean de style roman du XII^e siècle. Croisés, Mamelouks, Ottomans et Libanais y ont laissé successivement leurs traces.



In'y a plus que les dimanches et les promenades en famille que le centre-ville de Beyrouth retrouve son agitation d'autan. Jadis, les souks de la ville étaient le centre névralgique de la vie beyrouthine.

Beyrouth a eu, à l'instar de Damas, sa mosquée des Omeyyades ou comme au Caire son imposante al-Azhar. Elle l'a toujours d'ailleurs. «Quand les gens voulaient se retrouver, c'est là qu'ils venaient.

Aujourd'hui, les classes populaires ne sont plus au rendez-vous à l'exception de ceux qui travaillent au centre-ville», constate Sami, un des fidèles de la mosquée. Tous les politiciens y venaient, c'est à la mosquée al-Amine qu'ils vont».

Al-Omari, la plus vieille mosquée de Beyrouth, a retrouvé sa place depuis six ans. A l'instar de l'ensemble du centre-ville, ce lieu de prières avait été, pendant la guerre civile, frappé de milliers d'impacts de balles. Une dame koweïtienne, Souad el-Houmaydi, voulant construire une mosquée en hommage à ses parents, choisit de redonner vie à la mosquée al-Omari en payant tous les frais de rénovation confiant, en 2000, l'ouvrage à l'architecte Youssef Haïdar.

Ancienne cathédrale, la mosquée al-Omari porte les traces de l'histoire de Beyrouth à travers ses différentes civilisations et

cultures. Un parfait exemple d'une ville «mille fois morte, mille fois ressuscitée», écrivait Nadia Tuéni.

Selon le jeune cheikh Iskandarani d'al-Omari, il y aurait eu une mosquée au même emplacement dès 635 après J.C. Elle aurait été totalement détruite par les croisés lorsque ces derniers décidèrent de bâtir une église en 1110. Il explique d'autre part, que l'église fut retransformée en mosquée à la «libération» de la ville par le sultan Saladin en 1187, avant de redevenir cathédrale, une décennie plus tard, et attendre l'ère mamelouk, en 1291, pour s'imposer comme la plus importante mosquée de la ville. Elle porte son nom en hommage au calife Omar Ibn al-Khattab.

Mais cette thèse n'est pas reconnue par tous les historiens.

«Dans la cour actuelle, il y avait un immeuble de 10 étages. La mosquée, totalement encastrée dans d'autres bâtiments, échappait au regard de tous. Notre première action avec Solidere a été de la désenclaver», indique Youssef Haïdar. Une étude historique a été menée pour connaître et estimer à sa juste valeur le monument.

«Aucune couche ne devait être privilégiée par rapport à une autre. Tout est important. D'ailleurs, ajoute-t-il, les anciens avaient procédé de la sorte. Ils avaient réutilisé les

monuments existants. Nous avons adopté la même méthode, en privilégiant la continuité». Sous les arcades des allées du centre-ville se trouve le portail principal de la mosquée. A droite, après le hall principal et avant d'accéder au lieu de prières, une porte s'ouvre sur une petite salle surmontée d'une coupole. C'est là que furent soigneusement gardées, dans un coffre, quelques mèches des cheveux du prophète Mahomet. Malheureusement, après la guerre civile, cette relique avait disparu.

La transformation d'un lieu de culte d'une religion à l'autre, entraîne forcément un changement d'orientation de la prière. Lorsqu'en 1291, le monument devint mosquée, une multitude d'extensions ont été opérées dont, à l'Ouest, la construction du minaret mamelouk (le second est tout récent) et au Nord celle du dôme blanc et de la cour aux ablutions. L'intérieur n'a pas été bouleversé. La structure de l'ancienne cathédrale romane possède toujours ses arcs et sa voûte. Un mihrab a été ajouté ainsi qu'une structure en bois peint, l'étage supérieur étant réservé aux femmes. Particularité du lieu: la présence d'une deuxième relique. Un bras de saint Jean-Baptiste, ou encore du prophète Yahya pour les musulmans, se trouverait sous la cage verte en fer, œuvre du ▶



*La nef centrale
et, à droite, le mihrab
et le reliquaire
de Saint Jean-Baptiste.*



La mosquée à la sortie de la guerre

La mosquée après sa rénovation.

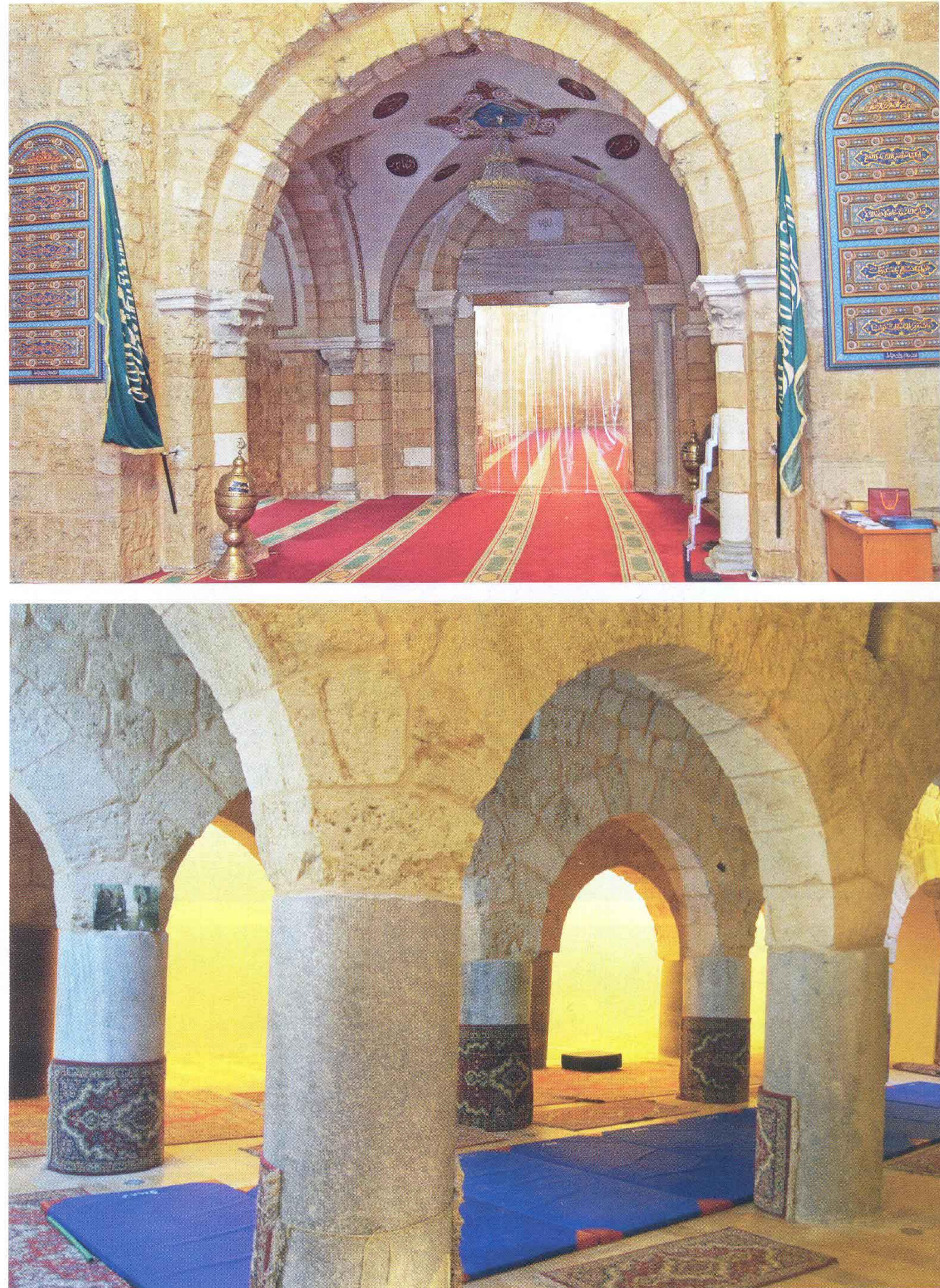


► sultan Abdel-Hamid en 1887.

Dans la cour, dont certaines colonnes proviennent de l'époque romaine, des citernes d'eau d'époque byzantine ont été réhabilitées. «Elles étaient devenues le dépotoir de l'immeuble. Nous y avons également trouvé un transformateur électrique d'EDL», précise l'architecte. La thèse des citernes d'eau serait avérée à 90% par les puits retrouvés sur le lieu et par de nombreux textes évoquant la présence d'un cours d'eau à proximité. Certains pensent qu'il s'agirait d'une Cour de justice. Quoi qu'il en soit, ces voûtes devraient accueillir un musée d'art islamique.

Le livre «Architecture du Liban», de l'architecte Gebran Yacoub, apporte des éclaircissements supplémentaires: «La Grande mosquée ou mosquée al-Omari, qui fut auparavant la cathédrale Saint-Jean-Baptiste des hospitaliers de saint Jean, était érigée, elle aussi, sur l'emplacement d'une église byzantine, dont on a retrouvé la crypte. De nombreux soubassements de boutiques byzantines ainsi que plusieurs centaines de mètres carrés de pavement de mosaïques d'époque ont également été mis à jour dans la zone des souks. Un quartier artisanal et commercial byzantin existait vraisemblablement non loin du passage de Bab Idriss». La dernière couche que l'on peut constater, notamment la création de la cour, c'est celle apportée par Youssef Haïdar et son équipe. Un ajout propre à son temps qui a pour but d'adapter la mosquée aux besoins actuels. Pas question pour l'architecte de copier les mosquées traditionnelles ottomanes. «Nous avons ajouté une touche contemporaine. Il n'y a aucune obligation de ressemblance», souligne-t-il. Le plus important pour lui, était de faire revivre ce lieu de rassemblement. «Il fallait qu'il redevienne vivant, qu'il retrouve son rôle de lieu populaire, que la mosquée garde une communication visuelle avec la ville. Qu'elle ne soit pas exclue de son mouvement. D'où la logique de cette peau qui est dure mais qui fait passer la lumière» (moucharabieh).

Le projet a fait beaucoup parler de lui à ses débuts, peut-être parce qu'il avait longtemps été passé sous silence. «J'ai par exemple eu le droit à des articles incendiaires de Ghassan Tuéni», dit l'architecte en souriant. Il ajoute: «Tout le monde pensait que nous allions tout détruire pour reconstruire une nouvelle mosquée. Mais un vrai débat aurait été intéressant, notamment avec la construction de la Grande mosquée. Aujourd'hui, chacune a sa place». Malgré le peu de fidèles rassemblés



L'UNIQUE TÉMOIGNAGE CROISÉ À BEYROUTH

Dans son livre *Le Liban*, Pierre Pinta propose un itinéraire à travers les vestiges des croisés. Il note que la mosquée al-Omari en est l'unique vestige à Beyrouth. Malgré tout, dans le reste du pays, il faut compter le château Saint-Gilles à Tripoli, celui de Jbeil, le château de la mer de Saïda, le château de Akkar, celui de Menjez ou encore de Beaufort et de Tebnin, comme héritage architectural croisé.

quotidiennement, les projets d'auditorium en voie d'élaboration, au-dessous de la cour, devraient lui donner l'envergure d'un centre culturel islamique. D'autre part, à chaque grande occasion religieuse, la mosquée semble répondre présente. «Pendant le Ramadan, c'était magique. Un véritable lieu de rassemblement. Les gens y ont un lien spécial. Il évoque pour eux quelque chose, il est lié à la mémoire. L'attachement des gens pour al-Omari est fort», s'enthousiasme Youssef Haïdar. Il semble que son pari soit réussi. ■ DELPHINE DARMENCY